

PQ
2635
.081R53
1903

Rictus.

LE CAS ED-

MOND ROSTAND.

U d/of OTTAWA



39003003401568

BIBLIOTHECA

Ottaviensis

JEHAN RICTUS

Un " Bluff " Littéraire

e Cas

Edmond

Rostand

PARIS

P. SEVIN ET E. REY, LIBRAIRES

8, Boulevard des Italiens

—
1903

DU MÊME AUTEUR

Les Soliloques du Pauvre, 1 vol. in-16 colombier, broché,
illustré de cent-dix dessins par STEINLEN 3 fr. 50

Doléances, 1 vol. in-12, broché, frontispice de A. Jungbluth.
— *Épuisé.*

Cantilènes du Malheur, plaquette in-8°, pointe sèche de
STEINLEN. — Exemp. sur Japon 5 fr. »
Exemp. sur papier ordinaire 1 fr. 50

edouin A. 2/63

Un " Bluff " Littéraire

Le Cas

Edmond Rostand



JEHAN RICTUS

Un " Bluff " Littéraire

Le Cas

Edmond

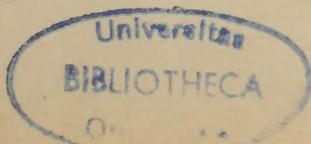
Rostand

PARIS

P. SEVIN ET E. REY, LIBRAIRES

8, Boulevard des Italiens

—
1903



PQ

2635

. O81R53

1903

Un “ Bluff ” Littéraire

Le Cas

Edmond Rostand

Les applaudissements d'une frénésie inaccoutumée qui saluèrent M. Edmond Rostand, lors de sa réception académique, ne sont peut-être pas à ce point oubliés qu'il ne soit temps encore de leur consacrer quelques commentaires indépendants.

Je suis encouragé dans cette tâche par le mécontentement très prononcé qui s'empare de la foule chaque fois qu'une coterie se met à gonfler démesurément une personnalité dont les vertus ou les talents ne semblent pas mériter tant de soins, chaque fois que le snobisme veut imposer à la généralité ses engouements injustifiables, chaque fois qu'il s'épuise

à vouloir « faire prendre des vessies pour des lanternes ».

* * *

Les critiques qui ont pour mission de guider ou d'égarer l'opinion, auraient tort de s'imaginer qu'en matière de blâme ou de louange, leurs oracles sont toujours aveuglément ratifiés par le Public.

Souvent ce dernier regimbe et comme il n'a aucun moyen de faire entendre sa protestation, le devoir de l'écrivain sincère est de la traduire en en dégageant les motifs, si possible, sans souci des conséquences qu'une telle manifestation peut entraîner.

Quelques mots sur la séance Académique.

Pour mémoire, je dirai quelques mots sur la séance d'intronisation académique qui couronna une suite de succès singulièrement faciles et je déclare que cette solennité était bien digne d'exalter les cœurs et de tripler les courages.

Donc le quatrième jour de juin mil neuf cent trois, dans un discours qui souleva les murmures approbateurs et les applaudissements d'une palpitante élite, l'auteur de *Cyrano de Bergerac* (lequel Cyrano fut soutien des faibles et redresseur de torts, comme chacun sait) l'auteur, dis-je, débina élégamment l'œuvre du prédécesseur au fauteuil de qui il succédait et à plusieurs reprises se foutit de la taille exigüe que la nature avait octroyée au défunt.

Ensuite, Edmond, valeureux sédentaire, ébaucha une pointe héroïque à propos de l'Arménie sans trop se fendre toutefois, et après avoir daubé sur l'Arétin qui ne lui avait jamais rien fait, le même Rostand saisi de l'humeur belliqueuse bien connue des ronds-de-cuir et des rats de bibliothèque, termina son *latus* par une apologie du "panache" dont le regret s'explique chez un garçon si précocement déplumé.

* * *

Vint le tour de M. de Vogüé chargé de complimenter (!) l'heureux récipiendaire.

C'est dire qu'il lui mit dans les gencives un certain nombre de petites roseries et de phrases à double entente, lard ou cochon, on ne put préciser, auxquelles l'autre aurait certainement préféré une souveraine engueulade.

Vraiment on éprouve quelque pitié à lire les palabres et les chichis qui s'échangent ces jours là entre valétudinaires et sucreurs de tartes !

Ils ont beaucoup de loisirs c'est certain, mais ne pourraient-ils économiser tant d'ironie tremblotante pour l'employer à un autre usage ?

Aucun d'eux n'a le culot de dire carrément son opinion et de telles séances ne paraissent avoir d'autre objet, que le plaisir que prennent deux hommes à s'adresser publiquement, tout en s'offrant leurs sourires vinaigrés, à s'adresser, dis-je, dans les côtes et dans les tibias des renforcements meurtriers et des coups de pieds en vache.

* * *

Pour terminer l'historique de ce charmant « five

o'clock », je rappellerai l'enivrement et l'entassement des dames, dont plusieurs manquèrent de périr écrabouillées (tout ça pour contempler la gueulette rose du vidame de Cambo), et je dirai que pendant quatre heures d'horloge, ce Public délicat, souffla au derrière de son neurasthénique préféré une brise de gloire telle qu'à un certain moment on craignit de l'en voir péter.

* * *

Le soir même le lendemain et les jours suivants, la presse tout entière, à part peut-être un ou deux articles timidement courageux qu'il est facile de mettre sur le compte de la plus basse envie, la presse éclata en un concert de louanges si merveilleusement enthousiastes, qu'on put se demander un instant si un changement de régime n'était pas préparé en France et si Edmond, obéissant aux vœux des nationalistes toujours en quête d'un sauveur, n'allait pas marcher sur l'Élysée et se draper une bonne fois dans l'andri-nople de l'impérialat !

Crainte vaine ! Déception ! Le duc de Reischtadt... non, pardon, Rostand hésita.

????

Eh bien à la fin des fins que nous veut-on ?

A quoi riment ces cantiques d'allégresse et pourquoi ces volutes ininterrompues d'encens ?

Pourquoi semble-t-il urgent d'investir quelqu'un du prestige de Poète ou de Dramaturge national et, si le besoin s'en est fait sentir à ce point, pourquoi avoir

aiguillé les suffrages plutôt vers Rostand que vers un autre ?

Je ne demande pas mieux que de m'incliner à mon tour, s'il y a lieu, devant la puissance et l'éclat du génie, mais avant de m'y résoudre je veux être ébloui et convaincu.

Aussi, de bonne foi, me suis-je mis à étudier impartialement l'œuvre rostandienne, sous toutes ses faces, et je ne m'explique pas l'engouement plus ou moins sincère qu'elle a suscité.

Je ne crois pas que la beauté intrinsèque de cette œuvre soit pour quelque chose dans l'enthousiasme soulevé, non plus que ses tendances, son originalité, sa couleur, son expression.

Je ne parviens pas à me figurer que certains collègues d'Edmond qui sont des écrivains et des poètes illustres aient pu, même l'espace d'une seconde, se faire illusion sur le clinquant d'une pareille littérature jusqu'à la laisser consacrer par l'Académie, et je pense, que nous avons à dissiper ici une espèce de « *boulangisme* » littéraire aussi intempestif que l'autre et que, tant d'allégresse dissimule un *bluff* dont il est bon de découvrir et d'analyser les mobiles.

Un Novateur!

Commençons par mettre en relief les causes apparentes des triomphes répétés d'Edmond.

En premier lieu il y a la banalité tapageuse de l'Action qui rappelle trop les drames ordinaires de cape

et d'épée. ensuite les moyens d'expression qui gagneraient à être rajeunis ou tout au moins perfectionnés, car je suis de ceux qui pensent que le Théâtre en vers est inutile et absurde.

Rien qu'à simple lecture. il est facile de s'apercevoir que l'enfant de la Joliette se garde soigneusement d'apporter dans sa dramaturgie quelque chose qui pourrait briser le moindre bibelot dans la grande cristallerie des Idées.

Il n'y a pas de danger.

En se mettant à sa table de travail il doit se dire : — « Je contenterai tout le monde et mon père et, je me méfierai d'éreinter les méninges de la Bourgeoisie contemplative ! »

Constatons qu'il atteint facilement ce but fabuleux car *Cyrano* est une espèce de ratatouille de *Ruy Blas* d'*Hernani* et de bien d'autres véhéments ibères ; quant à l'*Aiglon*, les personnages autant que ceux de *Cyrano* s'agitent dans la rhétorique hugolienne et sont tout le long de l'action victimes d'épisodes qui leur fournissent des mots, des scènes et des tirades visiblement inspirés du bazar romantique.

Questions de métier.

Voilà pour l'originalité et l'invention !

Que les dieux m'épargnent si j'ose prétendre que l'imaginative de ce phocéén bat une dèche indicible.

Et maintenant effleurons un peu son vocabulaire dramatique guère plus somptueux.

Outre cette atmosphère de pastiche perpétuel, dirai-je qu'à l'aide de néologismes aventureux (oh !

combien) à grand renfort d'expressions lâchées, de termes impropres que l'obligation de rimer lui dicte, Rostand s'est composé, en guise de français un exquis charabia ?

Cyrano et Flambeau se servent souvent de mots qui sont du dernier argot montmartrois où brusquement Flambeau, par exemple, alterne avec un langage cornélien ou qui veut l'être, ahurissant dans la gueule d'un vieux grognard.

Rappellerai-je le vers fameux idoine à désopiler des rates de crocodiles ? .

« Oh ! oh ! c'est une impératrice ! »

Et noterai-je ce don heureux d'images qui permet d'élucider ainsi une métaphore ?

« Et semblable en tous points à la fraise espagnole
« La haine *est* un carcan, mais *c'est* une auréole ! »

Je pourrais multiplier les citations, à quoi bon ? Son pathos est légendaire, Rostand est né fatigué. Il est évident que la recherche du terme exact ne le tourmente pas.

Quand ça ne vient pas, ça va tout de même, et ça n'est pas lui qu'on verrait pâlir et s'esquinter sur une phrase ou sur un alexandrin à l'instar de Flaubert ou de Baudelaire.

Si le moindre doute existait à l'endroit de l'honnêteté littéraire d'Edmond on le perdrait aussitôt en lisant le livre documenté de M. Emile Magne (1) qui

(1) Les Erreurs de Documentation de *Cyrano de Bergerac*, 1 vol. par Emile Magne.

prouve que Rostand en a usé avec la vérité historique comme il en use avec la grammaire ou la prosodie, c'est-à-dire avec une déplorable désinvolture.

Franchement ça n'est pas la peine d'avoir des rentes, par conséquent le temps indispensable au perfectionnement d'une œuvre d'art pour tout le temps vacharder et saloper sa besogne!

Sur l'Aiglon et la Légende Napoléonienne

S'il m'est donné d'être membre du prochain Comité de Salut Public, je ferai fusiller immédiatement les Écrivains qui, animés d'un sentimentalisme fructueux, auront ressuscité et exploité la Légende Napoléonienne.

Pourquoi ?

Parce que des spectacles, des contes ou des romans bâtis sur ce thème dissimulent mal le regret et l'admiration pour un état de choses et un homme qui ont été néfastes au monde entier.

Parce que la Légende Napoléonienne nous a valu le troisième Empire et ses suites dont les inconvénients se font et se feront encore sentir bien longtemps.

Car enfin si le pain, le loyer, le beurre, la viande sont si chers, si la vie est devenue presque impossible en France, c'est que depuis 1870, le militarisme n'a fait que croître et, les impôts nécessités pour le soutenir, sextupler.

Or comme le fléau atteint toute l'Europe et qu'il est démontré que la Légende Napoléonienne en est la cause directe, les Écrivains et Dramaturges qui la recrépissent, en tirent profit et manifestent ainsi sournoisement leurs préférences politiques devraient être considérés comme des ennemis du Genre Humain et supprimés sans phrases.

La responsabilité sociale de l'Écrivain est indéniable. L'Écrivain exerce ou tente d'exercer une souveraineté sur les Intelligences, donc il ne peut se dérober aux conséquences de son pouvoir, quelle qu'elles soient.

Ça serait vraiment trop commode, de faire l'apologie de concepts sociaux rétrogrades ou subversifs et, après leur avoir fait suer des louis, de se défilier, sous prétexte de littérature, le moment des responsabilités venu.

On l'a bien compris lorsqu'on a forgé les lois contre les anarchistes. La propagande par la parole et l'écrit ont été durement frappés,

Le cas est ici tout à fait identique. Certaines œuvres de Rostand et notamment l'*Aiglon* sont elles oui ou non bonapartistes et ont elles pour objet la glorification hypocrite d'un régime disparu ?

Peuvent-elles inciter les partisans du dit régime, à bouleverser l'ordre de choses existant pour le remplacer par celui qu'ils rêvent ?

Si oui, l'*Aiglon* est bel et bien un acte de propagande tout comme les écrits révolutionnaires, il n'y a pas à tortiller.

La conclusion s'impose, qu'on applique à Edmond les « lois scélérates » et que leurs sévérités n'accablent

pas exclusivement des pauvres savetiers, qui confient à des feuilles sans grand lecteur, leurs rancunes explicables de parias acagnardés.

Que ceci soit dit également pour les peintres qui s'escriment à colorier l'épopée impériale. Leur responsabilité n'est pas moins grande quoique les plus dangereux soient encore les Écrivains et Dramaturges notamment quand leurs protagonistes parlent en vers.

Le Théâtre en vers

Je suis complètement persuadé de l'absurdité moderne de la langue théâtrale rimée, surtout quand elle est manipulée par un aède de cette force. Ce genre d'écriture ne correspond plus à quoi que ce soit de sensé ou d'utile pour le spectateur et l'auteur. Le Public s'y laisse prendre parce qu'il confond le *rhythme* avec la rime et il qualifie « poète » le premier truqueur venu, qui lui rimera des lignes contenant un nombre égal de syllabes. En revanche, il ne considérera pas comme œuvre poétique, un drame écrit avec des strophes rythmiques simplement assonancées ou même dépourvues de cet ornement lyrique.

Encore une fois, cette forme d'expression m'apparaît surannée, sinon morte. C'est un désastre de la voir renaître. Elle nous a déjà coûté des poètes comme Richepin, dont les débuts splendides nous avaient laissé espérer mieux que sa chute dans l'empire hugolienne.

Car celui-là aussi a ramassé le clairon bosselé de Hugo et il en a tiré encore deux ou trois « ratas ».

Seulement comme il n'avait pas le sou. il a moins bien réussi que son cadet. Je ne peux trouver d'autre explication aux « fiascos » de Richepin, puisqu'à tant faire que rapetasser la vieille semelle romantique, il s'y entendait mieux que Rostand, son travail était plus fini. or, c'est une grande injustice que l'apprenti ficelle soit mieux rétribué que l'ouvrier consciencieux.

Les “ Brichanteaux ”

Cependant cette formule archi-usée du Drame ou de la Comédie avec ce qu'elle implique de « mots », de personnages, d'épisodes déraisonnables ne trouvent plus guère de partisans que parmi la gent théâtrale, toujours amoureuse de coups d'épée à la lune, de coups de gueule incongrus et de couillonades pailletées.

Je sais bien, que dès leurs primes études, les acteurs reçoivent un enseignement traditionnel qui les empêche de concevoir un Théâtre naturel, des actions possibles, des gestes sobres, des costumes sans clinquant et des effets tout simples. Malgré ça je ne peux comprendre que l'invraisemblance formidable du Théâtre rimé ne les révolte pas.

C'est le contraire qui se produit. Qu'importe qu'une œuvre soit illogique et absurde pourvu qu'elle offre des péripéties, des rôles, des effets où chacun peut, à son aise, faire briller ce qu'il croit ses qualités !

Il paraît que c'est ça le Théâtre et qu'il n'y a rien à dire !

Plus dans une œuvre vous mettez de personnages emplumés et gesticulants, de traîtres et de héros inac-

cessibles aux ordinaires contingences, plus vous les imprégnez d'un sublime de portants, plus vous serez choyé des « brichanteaux » et plus vous aurez la chance de voir jouer votre drame ou votre comédie.

La recette est simple. Rostand en a abusé.

Toutefois elle détermine une conséquence dont Edmond se fiche très probablement. c'est que ses sujets établis avec la préoccupation visible de tailler des rôles à des interprètes fameux sont liés au sort des dits interprètes.

On n'imagine pas *Cyrano* sans Coquelin et l'*Aiglon* sans Sarah Bernhardt qui nous présente un duc de Reischtadt tout de même un peu bien ventru quand on se remémore la maigreur de l'étiqne jeune homme.

A leur mort que restera-t-il des compositions d'Edmond Roublard ? Je me le demande en vérité !

La puissance de l'Argent

Si, comme je pense l'avoir démontré, l'œuvre rostandienne n'offre aucune originalité particulière, nulle tendance humaine, nulle pureté de forme, ni émotion, ni pitié vraies, ni rien que de la déclamation et de la sensiblerie, si elle ne satisfait qu'une catégorie de mammifères, il y a encore une ou deux causes à ce triomphe anormal dont la première ce me semble est la puissance de l'argent !

Cette indispensable cause de succès explique la croisade persistante d'une presse dont les usages,

lorsqu'il s'agit de réclame, rappellent invinciblement la fable de Danaë. Elle explique également la faveur du Public fortuné pour un auteur qu'elle sait riche.

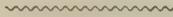
Pensez ! Un gaillard qui a toujours eu le ventre plein et qui, lorsqu'il traite un sujet pénible comme la Faim (voir scène III, 4^e acte de *Cyrano*), résout cette odieuse préoccupation avec une si élégante maëstria ! C'est précieux ! C'est à encourager que diable ?

Que voilà donc bien le chromo-lithographe qu'il nous faut ! Avec lui les préoccupations les plus cruelles tournent à la berquinade.

Soit. Mais puisque M. Rostand était riche il n'avait pas besoin d'écrire des œuvres avec ce souci de plaire à une classe égoïste.

A la rigueur, un scribe sans le sou serait excusable de faire des concessions aux goûts du Public bourgeois, mais Edmond, pour justifier ce besoin de captiver les louanges et la galette de la canaille heureuse, Edmond n'avait même pas l'excuse de la pauvreté !

Peut-on imaginer quelque chose de plus douloureusement malpropre ?



La Terreur Hugolienne

Et maintenant je dénonce la raison suprême des flatteries qui accueillirent dès leur apparition les moindres vesses de notre ami.

Il surexcite les espérances de certains qui comptent sur son envergure pour restaurer l'ère romantique, replâtrer les lézardes de son Théâtre tératologique et enfin faire sévir de nouveau la Terreur littéraire qui régna si longtemps après la mort de Hugo.

Car il y a quelques années encore, on ne pouvait, sans exposer ses jours, hasarder même timidement, que toute géniale qu'elle pouvait être, l'œuvre intarissable de l'auguste Bizontin comportait plus de dons d'éloquence que de qualités dramatiques et poétiques proprement dites.

En ce qui concernait notamment l'œuvre dramatique il était sévèrement interdit d'en débiter l'enflure, les invraisemblances, le fracas de ferblanterie et ses personnages redoutables dont les passions, les gestes, les caractères, les mots et les tirades se débattaient dans l'Absurde, l'Impossible et le Grandiloque.

Sous peine d'excommunication majeure ou de scalp, nul n'avait le droit d'insinuer que les hurlements mal polis d'*Hernani* ne pouvaient plus mettre en fuite la plus timide grenouille, que la verve vengeresse de *Ruy Blas* ou de *Triboulet* n'indignait plus personne et qu'à la représentation, voire à la lecture des *Bur-*

graves, on se sentait envahi d'un sommeil légitime et réparateur.

L'œuvre romanesque avec ses airs d'apocalypse et sa pitié en celluloïd semblait également désuète mais personne ne pouvait le suggérer sans courir le danger d'être victime, lui et sa race, d'un massacre analogue à celui qui vient de supprimer la dynastie des Obrenowitch.

Quant à l'œuvre poétique avec le fatras philosophique et monstrueux de *La Légende des Siècles*, d'où il faut cependant extraire *Boox endormi*, page admirable inspirée de la Bible, quant à ce fatras dis-je, compilation encyclopédique sinistre où, comme dans une plaine couverte de ruines antiques, il faut faire des kilomètres et des kilomètres avant de rencontrer un bouquet de bois ou quelque maisonnette riante, durant une longue période d'années, l'écartèlement et la torture semblaient seuls, de dignes châtiments pour l'infortuné qui se serait risqué à le déclarer... emmerdant !

* * *

Aujourd'hui, les temps sont un peu changés.

Il y a progrès, ma foi.

Grâce à l'effort titanesque des Réalistes et des Naturalistes qui va de Balzac à Zola en passant par Stendhal, Mérimée, Flaubert, les Goncourt, Maupassant, effort qui a fini par soulever ce rocher de pierre-ponce qu'était le Romantisme, grâce également au mouvement parallèle, quoi

que, dissemblable et récent qu'on a appelé le Symbolisme, on peut, à présent, sans passer pour un parricide ou le dernier des crétins de chez Bourneville, on peut, dis-je, affirmer son goût pour d'autres écrivains ou poètes.

Il est permis d'avancer que semblable à l'upa-upa, l'arbre dont le feuillage tue, le mancenillier hugolien a trop longtemps étouffé des romanciers comme Balzac, Stendhal, Flaubert, Barbey d'Aurevilly, bien d'autres, des poètes comme Lamartine, Alfred de Vigny, Musset, Gérard de Nerval, Baudelaire, pour ne citer que les principaux et qu'il est vrai que ces chênes, ces bouleaux et ces saules grandissent à présent aux dépens de leur congénère meurtrier qui prenait, pour lui seul, les sucs de la terre, l'air, la rosée et le soleil de l'Immortalité.

Oui, aujourd'hui, c'est acquis ou c'est bien près l'être, on a la faculté de préférer, sans qu'on gueule au sacrilège, à la rhétorique assommante et castillanne de Victor Hugo, le chant plus pur et plus vraiment lyrique de Lamartine, les envolées séraphiques d'Alfred de Vigny, la mystérieuse douleur de Baudelaire et la divine ingénuité de Verlaine.

Je sais même des esprits assez téméraires pour, dans un parler gouailleur et cynique, avoir osé reprocher au Père Hugo, le désaccord existant entre ses actes et ses homélies apitoyantes, l'égoïsme légendaire et forcené qu'il déploya toute sa vie et le cabotinage audacieux que révéla aux plus bêtes, le coup du corbillard des Pauvres, escorté joyeusement au Panthéon par les bataillons scolaires et les Beni-Bouffe-Tout.

Or Rostand apparaît comme le surgeon inespéré qui menace de repousser au tronc quasi pourri du baobab romantique. Et lui-même se sent tellement condamné à tenir ce rôle, qu'il est allé, il y a peu de jours, se balader à la maison Hugo, place des Vosges et l'inspecter avant le papa Loubet et tout le monde comme pour affirmer ses prétentions à l'héritage hugolien. Cette manifestation est significative, quoique bouffonne.

« Il est des morts qu'il faut qu'on tue »

Eh bien ! en conscience, je le demande aux plus fanatiques disciples et adorateurs de Hugo, que le temps a fort heureusement quelque peu semés, ne sont-ils pas satisfaits du prolongement lumineux qu'a laissé leur soleil disparu ?

La lune à Edmond va-t-elle à présent se lever à l'horizon pour ne nous offrir que les reflets bougrement atténués du grand Astre ?

Auraient-ils, à ce point, la haine de toute autre formule ou l'inintelligence de croire que la leur est la seule possible et va-t-on chercher à nous imposer un laps d'années équivalent, sous les apparences Rostand, la même brinquebalante brocantaille, le même frisson pétaradant ?

Si encore, l'onde qu'on offre à nos soifs était aussi pure ou fraîche que la source où elle fut puisée ! Mais je t'en fous elle est pleine de grumeaux, de

filasse et c'est de la bibine, de la resucée, de l'eau de bidet!

Ainsi on aura mis ce soin respectueux à fermer le rasoir national aussi verbeux que grandiose, qui s'appela Victor Hugo, pour le voir se rouvrir en la personne grelottante de l'académicien du 4 Juin dernier?

Eh bien vrai, si ça recommence nous n'avons pas fini de rire!

Mais nom d'un petit bonhomme! Si j'étais hugolâtre, de penser qu'on voudrait m'imposer pour héritier et continuateur de mon Alexandre un prétendant aussi dégénéré, ça me dégoûterait de mon Dieu vraisemblablement!

Et personne pour protester contre ce *bluff* énorme?

La Tyrannie parnassienne

Mais si la Terreur romantique s'est presque dissipée en littérature, si le culte « hernaniaque » ne rencontre plus dans le Public qu'une tiédeur un peu étonnée, ils comptent des défenseurs acharnés et impuissants dans la génération des Écrivains parnassiens dont quelques-uns considèrent comme de véritables offenses au Lama qu'ils ont choisi toute œuvre, dramatique ou poétique animée d'une pensée ou d'un lyrisme différents!

Cet état d'esprit que j'appellerai la Tyrannie parnassienne a pesé sur les jeunes lettres françaises depuis plus de vingt ans.

Rien ne saurait donner une idée de la fureur noire qui s'emparait de certains chroniqueurs parnassiens à la

représentation ou à la lecture de quelque œuvre qui n'était pas selon leur sacro-sainte formule ou le gigantesque phantasme hugolâtre.

Leur incompréhension égalait leur fanatisme et se traduisait, dans le domaine pratique, par des campagnes de presse, des éreintements fielleux et toutes sortes de manœuvres qui avaient pour but d'éloigner la Foule de tentatives balbutiantes sans doute, mais à coup sûr, nobles et désintéressées.

Malheur aux Pauvres

Avant tout, n'est-ce pas, il fallait garder pour soi les places, les influences, les débouchés, les honneurs et dans ce but, tout en gardant l'attitude d'Apollons écorchant d'impurs Marsyas, il fallait se débarrasser de nouveaux venus qui, illuminés d'une flamme plus sincère, plus neuve, sinon plus belle, risquaient de plaire, qui sait, de s'emparer des Intelligences et par conséquent, du Pain, de la Gloire et du reste.

Cette hostilité implacable a eu pour résultat de faire dévier ou périr, depuis vingt ans, nombre de jeunes talents qui, sans elle, se fussent manifestés selon leurs natures libres et spontanées.

* * *

Je ne dis pas, certes, que tous nos aînés aient eu la même attitude, cette haine rouge de tout ce qui était jeune et nouveau, mais à part d'honorables exceptions, j'en sais quelques-uns qui, plus ou moins sincèrement hypnotisés par le fantôme du vieux bénis-

seur de l'avenue d'Eylau et leur particulière vision de l'art, ne surent point oublier en faveur de leurs confrères plus faibles, leurs redoutables aptitudes au « *struggle for life* ».

Ceux-là s'en allaient répétant — « Hors de notre formule, il n'y a pas d'œuvre possible ou viable » ou bien — « Faites-nous voir un chef-d'œuvre ? Avez-vous fait un chef-d'œuvre ? Montrez-nous le ? Où est-il ? »

Naturellement les adolescents qui se sont laissés impressionner par ces sommations et s'y sont conformés ont été embrigadés et noyés dans la queue du Parnassisme au point qu'ils ont à présent disparu ou qu'on ne les distingue plus qu'à peine.

D'autres, au lieu de persister, au lieu d'avoir foi dans leur étoile, au lieu de mépriser les ricanements et de se méfier des embûches, d'autres sont morts désespérés, conscients que leurs premiers pas, non encouragés ou habilement ridiculisés ne pourraient jamais franchir les barrières et chausse-trappes sans cesse renouvelées qu'on opposait à leur élan.

Les plus avisés s'aperçurent enfin que quelques-uns s'employaient à cette besogne d'égorgeur en abusant de la confiance qu'ils plaçaient en eux.

Une Tactique

Bien que moins âgé que ceux dont je vais parler, j'appartiens à une génération, ou pour mieux dire, à un groupe d'écrivains et poètes dont quelques-uns

sont morts de chagrin et de misère et dont beaucoup se sont irrémédiablement heurtés à la haine sournoise et au « ruffianisme » véhément de ces « quelques-uns ».

Il ne me paraît pas inutile, ne fut-ce que pour l'histoire des mœurs littéraires de ces vingt dernières années, de conter certains procédés dont on s'est servi trop souvent contre nous.

Sous couleur d'aimer l'éternelle eurhythmie et d'aider à l'éclosion de talents inconnus, dès qu'un jeune Prince des lettres se signalait par quelque œuvre pleine de promesses, on l'attirait dans un lieu mal famé, un journal par exemple, et là, aux applaudissements de la galerie, une crapule compliquée, réalisant le mythe de Tribulat Bonhomet, se jetait sur le cygne éperdu et l'étranglait, pour le lendemain, se parer de ses plumes.

Ces attentats, que le Code ne peut atteindre, et qui sont pourtant aussi lâches que les guet-apens ordinaires, se sont multipliés avec succès presque jusqu'à extinction ou dispersion complète de la troupe et il fut un temps où, pas un Poète nouveau ne pouvait préluder aux accords de son luth, sans qu'il fut aussitôt circonvenu, entraîné par des promesses menteuses, des protestations à la Judas et tout à coup trahissement assailli, assommé, dépouillé et abandonné absolument comme un passant attardé à qui on fait subir le coup du *Père François*.

* * *

Je sais des jeunes hommes pleins de génie qui ne se sont jamais remis de l'aventure, qui ont disparu, se sont fait oublier ou sont allés mourir dans quelque

coin ignoré, pareils à ces oiseaux inexpérimentés qui, s'étant pris une fois au piège et s'en étant délivrés au prix d'un membre ou d'une aile, n'ont jamais pu reprendre leur essor vers la Lumière et la Beauté.

En revanche, dès qu'un émasculé à la Rostand apportait quoi que ce fût de plat, d'inconsistant : du moment qu'il témoignait d'une soumission absolue à la formule seule reconnue bonne, on l'encensait, on lui léchait les plantes, on le proposait en exemple à ceux assez déments pour rêver de créer des œuvres plus vivantes, loin du lyrisme conventionnel imposé et on répétait invariablement — « Ecce Homo ! Faites comme lui. Tant que vous n'honorerez pas le même Dieu que nous, nous vous combattons et tournerons en dérision ou mieux, le silence : notre silence infini vous interdira la Rampe ou l'Editeur, et si vous êtes pauvre, nous vous regarderons froidement crever de faim ! »

Si, par surcroît, le personnage favorisé était riche, alors comme aujourd'hui, pour Edmond, le délire augmentait et atteignait une intensité proportionnée à sa fortune.

La Mort et déjà l'oubli ont récompensé l'acharnement perfide de quelques-uns de nos adversaires. Ce m'est une satisfaction de l'enregistrer.

Néanmoins ce gonflement d'une nouvelle montgolfière de la médiocrité a réussi une fois de plus à s'opérer dans la personne de Rostand.

Or la critique actuelle qui en est responsable fera difficilement croire qu'elle méconnaît l'effroyable, la criante pénurie de l'œuvre qu'elle porte aux nues.

Plus tard, si on lui demande des comptes, elle ne

pourra arguer de son ignorance ou de son culte aveugle pour tout ce qui lui paraissait de couleur romantique. La vérité sur son incroyable attitude se dégagera et on reconnaitra qu'elle, si intransigeante en apparence, si impitoyable aux pauvres se sera longuement vautrée aux pieds de l'Argent !

* * *

Et ces cantiques d'allégresse intéressée vont continuer car il n'y a pas de motifs pour que ça s'arrête, à moins que Rostand ne casque plus.

Et cette conspiration générale pour imposer quand même, à la conscience publique révoltée, un faux talent, un Corneille à la mie-de-pain, va, sûre de l'impunité, persister, étendre son action de complicité avec tous les forbans, tous les larbins, toute la canaille corrompue embusquée dans quelques journaux, déshonneur de la Presse française.

Et nous assisterions témoins impuissants et veules à la consolidation de ce *bluff* monstrueux ?

Et mes compagnons de misère et de lutte que j'ai perdus dans la bataille auront souffert le froid, la faim, la solitude, la haine jusqu'à la mort pour que les survivants restent spectateurs impassibles de ce « revenez-y », d'un art mensonger, joint à l'apothéose d'un métier défaillant et du plus grand exemple de prostitution intellectuelle de ces dernières années, peut-être ?

* * *

Eh bien ! pas du tout.

Il ne sera pas dit qu'au beau milieu de l'immense « alleluia » des esclaves et des dévots prosternés dans la Basilique des Millions, une voix ne se sera pas élevée afin de protester et crier son dégoût pour une pareille comédie.

Si une première fois je ne suis pas entendu, je recommencerai, je prendrai d'autres moyens, j'ameuterai la Foule en meetings jusqu'à ce que se dessine le dégonflement de cette baudruche énorme qu'on nous propose en guise de statue.



CONCLUSION

Car en vérité le bateau a suffisamment duré pour qu'il ne tourne pas à la scie.

Encore une fois en voilà assez.

Si l'œuvre de Rostand émeut le *Petit Chapeau*, si elle flatte les espérances ou les vains regrets d'une caste à qui la République a bénévolement laissé son luxe, ses autos et ses putains, sans que la dite caste lui en sache le moindre gré d'ailleurs, si cette œuvre, dis-je, enchante une racaille élégante, elle mécontente une partie considérable de la Foule qu'il faut se garder de provoquer.

Je veux parler de l'armée impressionnante des Laborieux et des Exploités, sans le consentement et la discipline de qui, il n'y aurait ni richesse, ni civilisation, ni arts, ni sciences, ni parasites, ni délicats oisifs, ni rien, absolument rien de tout ce qui fait la joie de vivre pour un petit nombre.

Or, j'ai le regret d'apprendre à Edmond que les masses sombres du prolétariat de plus en plus conscientes et organisées ne peuvent trouver dans son œuvre le reflet de leurs aspirations légitimes.

* * *

Comme elles consentent à payer des impôts énormes afin que des théâtres subventionnés jouent

des œuvres classiques. qui ne les touchent pas davantage, elle a le droit d'exiger des Écrivains vivants un art et des efforts qui la concernent.

* * *

Véritablement. qu'est-ce que vous voulez que ça foute aux « Gueules-noires » de la Mine et des hauts-fourneaux, aux étiolés des bureaux, aux serfs des magasins, des fabriques ou des usines, courbés chaque jour sous la fatigue écœurante du labeur automatique sans amour et sous la loi inexorable du salariat, qu'est-ce que vous voulez que ça leur foute *Cyrano de Bergerac*, *l'Aiglon* et joignons-y *la Princesse Lointaine* pour faire bon poids ?

* * *

Comment ! A la veille d'un drame prodigieux qui va bouleverser le globe et qui aura pour protagonistes la Misère prolétarienne et ses succédanés révoltés contre la servitude de l'Argent on s'amuse encore à des blagues comme Rostand en compose ?

* * *

Et on lui donne à tours de bras du « créateur » et du « Poète » !

C'est crevant.

* * *

Savez-vous que pour un vrai grand Poète, il y

aurait une œuvre autrement virile à édifier : et une cause autrement belle et juste à servir ?

* * *

Je ne prends pas parti, je constate.

Voyons. Si ceux qui créent les éléments indispensables à la vie, ainsi que la richesse moderne par les produits de leur travail accumulé et de plus maintiennent l'ordre et l'équilibre sociaux, grâce à leur obéissance, voulaient se croiser huit jours les bras !

On doit en inférer que les fanatiques de *l'Aiglon*, les parasites, les gigolos, les belles madames seraient vivement réduits à bouffer leur poudre de riz, leurs plastrons et leurs monocles .

Eh bien, l'heure est proche où nous assisterons à des événements pareils.

Nous sommes assurés d'un assaut gigantesque et furieux, d'une Jacquerie comme aucune histoire humaine n'en aura vu, qui ne ressemblera en rien aux cataclysmes précédents à cause des conditions nouvelles et de la caste spéciale de réprouvés qu'ont engendrés la vapeur, le machinisme, la mine, la métallurgie, le Progrès !

Les récentes élections allemandes ou triomphe le Socialisme justifient mes prédictions. Si elles se réalisent la plèbe distinguée qui saoule Rostand de ses bravos ne pèsera pas lourd dans les mains robustes et désespérées de celle qui ne distinguera plus rien.

Et je dis qu'il devrait s'en inquiéter, ne pas frétiler

de son dérisoire « panache » devant ces prochaines catastrophes.

* * *

Je sais bien qu'il peut me répondre, qu'étant un simple dramaturge et non un idéologue révolutionnaire, il cherche à distraire ou à émouvoir sans plus.

Mais pour émouvoir faut-il encore qu'on choisisse des sujets vivants, modernes et dignes de m'apitoyer.

Qu'est-ce que peuvent bien me faire, si je regarde tout ce qu'il y a de douloureux autour de moi, les misères passées de *Cyrano* ou la toux fâcheuse du duc de Reichstadt ?

Je ne veux pas qu'un Shakespeare à la manque m'escroque ma pitié pour des infortunes illusoire ou périmées.

* * *

Ou alors, ça n'est pas un poète, ou tout au moins *le Poète*, comme on cherche à me le faire croire.

C'est un de ces amoindris comme tant d'autres, qui titille certain organe de la Bourgeoisie opulente dans l'unique but de lui faire suinter de l'or. Et encore une fois, cet exercice est sans grandeur parce que Rostand n'avait pas besoin de s'y livrer pour vivre.

* * *

Rostand « le Poète ? »

Alors que d'autres pays présentent des Artistes et des Penseurs comme Gerard Hauptmann, Ibsen, Bjornstjerne-Björnson, d'Annunzio, Dostoïevski,

Tolstoï, Gorki. etc., etc., tous écrivains qui se sont penchés fraternellement sur les plaies de l'Homme contemporain, La France, pour tout potage, présente aux races affamées de sa lumière spirituelle *Cyrano*, *l'Aiglon* et le « panache » de Rostand ?

Flûte alors !

Les Peuples doivent se dire que la France ne se foule plus précisément les rognons à enfanter des génies, et en ma qualité de compatriote d'Edmond, je me sens cruellement humilié, il n'y a pas à dire.

Rostand le Poète ?

Vrai je m'étais fait une autre idée des devoirs d'un Poète à notre époque.

Les grands poètes n'ont jamais été que l'émanation des angoisses populaires de leurs temps, (je dis populaires et non pas politiques), ils ont toujours reflété dans leurs créations, les douleurs, les révoltes ou les joies de la Multitude.

Tous les grands exemples l'attestent ; les Poètes immortels ont un génie d'essence populaire.

La mission traditionnelle du Poète est de s'inquiéter des douleurs, des injustices, des misères *populaires* de son époque et de s'en ériger l'impitoyable vengeur.

* * *

Aujourd'hui le rôle est encore vacant et *Cyrano de Bergerac*, le vrai, qu'on nous représente toujours en lutte avec les grands n'y manquerait certes pas.

Il y aurait rudement à faire. Il y aurait à consacrer les facultés poétiques qu'on a pu recevoir à l'affranchissement moral et matériel des sacrifiés. Il y au-

rait à tenter de les soustraire au Café-Concert, à l'alcool, à l'injustice économique, à l'oppression des parasites de toutes sortes qui pataugent dans leur sang et dans leurs souffrances.

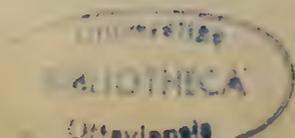
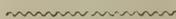
Il y aurait à défendre et à venger la Fille pauvre et belle prise entre ces forces diverses, la Misère, l'Amour, le Luxe, le Suicide ou la Prostitution. Il y a l'Enfant, la Femme, l'Homme et même l'Animal qu'on torture, exploite ou écrase ; il y a ce Peuple immense des Usines, des Magasins, des Mines et de tous les ergastules imaginables qu'il faudrait aimer de quel prodigieux amour ! et dont il est juste de s'occuper, car tandis qu'on s'instruit, lui, manie placidement le marteau, la pioche, la pelle ou se meurt courbé sur la machine à coudre.

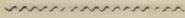
Voilà qui serait digne du « Poète. »

Mais, lorsqu'on en est déjà pourvu, gagner et entasser de nouveaux millions en lançant sur les planches des pantins en pelure d'oignon et des douleurs chimériques, ça n'est ni beau ni propre.

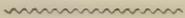
Ma conscience m'obligeait à le proclamer et je ne suis pas fâché de l'avoir fait.

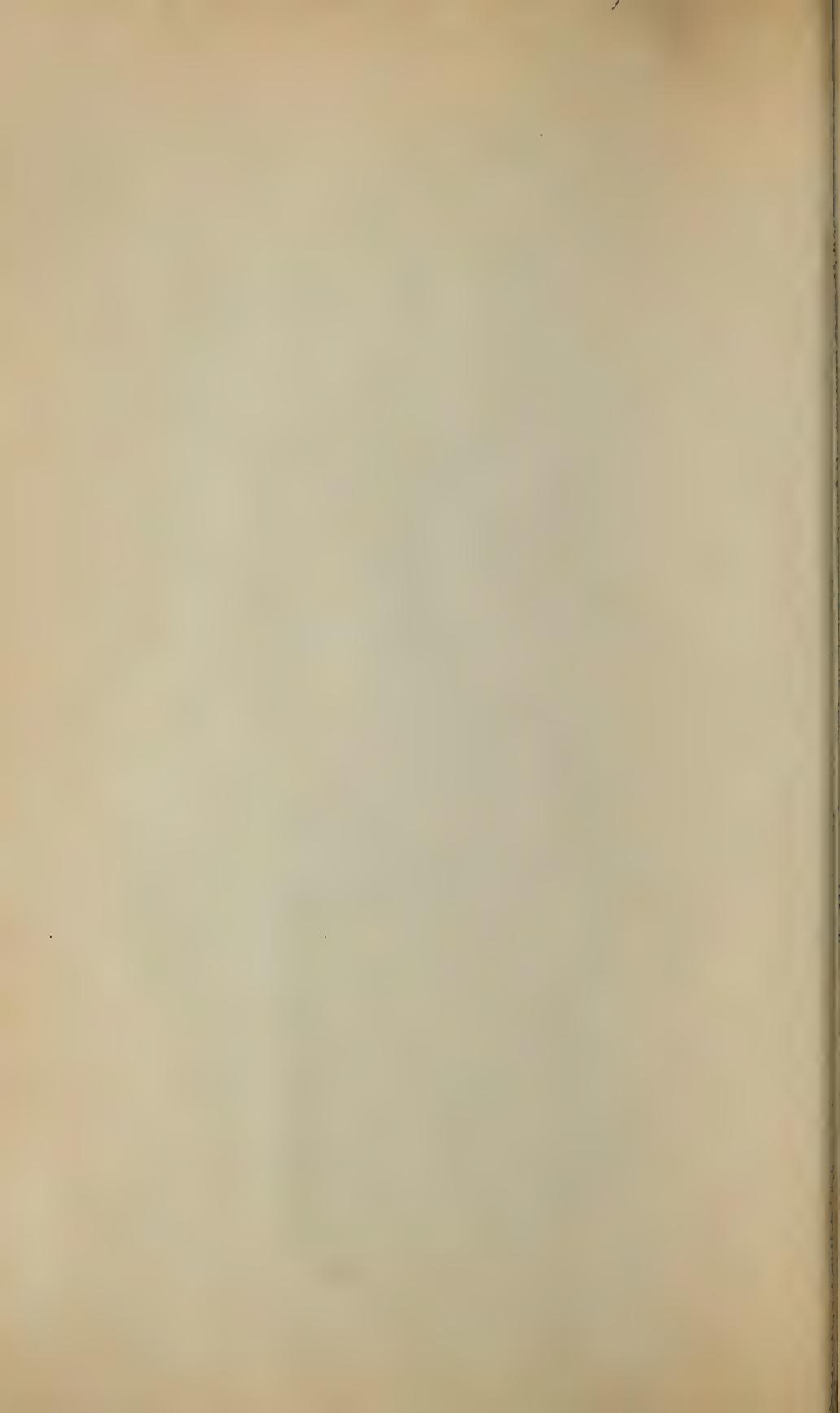
J. R.





Imp. SEVIN et REY, 8, boulevard des Italiens, Paris.







VIENT DE PARAITRE

JEHAN RICTUS

Les Soliloques
du Pauvre

NOUVELLE ÉDITION ILLUSTRÉE DE CENT DIX DE

par

STEINLEN



Un vol. in-16 Col. broché. PRIX : 3 fr. 50

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

SEP 26 1988



U UMAR 15 2007

SEP 14 1988



AUG 31 1998

18 SEP. 1998

11 SEP. 1998

P.E.B. / I.L.L.

MAR 30 2007

MORISSET

U UMAR 15 2007

